

CHARLIE HEBDO

LA VIE MALGRÈ TOUT

LE 7 JANVIER 2015 ELLE SURVIVAIT
À L'ATTENTAT CONTRE « CHARLIE
HEBDO ». LA DESSINATRICE COCO
SIGNE UN ALBUM BOULEVERSANT,
ENTRE CULPABILITÉ DU SURVIVANT,
DEVOIR DE MÉMOIRE ET ODE
À LA VIE. RENCONTRE.

PAR CATHERINE ROBIN

Le 8 septembre 2020, Coco a laissé sortir ses mots. À la barre de la cour d'assises de Paris, au cinquième jour du procès de l'attaque contre « Charlie Hebdo », la dessinatrice a raconté son 7 janvier 2015. La conférence de rédaction joyeuse et banale, son départ hâtif pour récupérer sa fille à la halte-garderie, la mise en joue soudaine des terroristes qui veulent être conduits jusqu'à Charb, le code qu'elle est sommée de composer, les balles, le silence. Quelques mois plus tôt, dès qu'elle a su que se tiendrait un procès, Coco avait commencé à dessiner. Parce qu'elle parle mieux avec les mains, pense-t-elle. Malgré sa grande pudeur, elle a tenté de mettre des traits d'encre et d'aquarelle sur sa vie et son traumatisme. Et a fini par accoucher d'un livre, « Dessiner encore »*. Prétexte beau et triste pour faire connaissance avec cette jeune femme de 38 ans, paupières charbonneuses et avant-bras gauche tatoué de dessins enfantins – dont un panda de Tignous et un chien de Charb –, aussi fragile que combattante, bon petit soldat d'une existence dévastée. Mais toujours sur ses deux pieds.

ELLE. Quand l'idée de ce livre est-elle apparue ?

COCO. En 2019, quand on a appris qu'il y aurait un procès, je me suis demandé comment j'allais pouvoir en parler devant la justice, moi qui suis assez pudique et si étranglée par tout ça. En y réfléchissant, je me suis dit que j'allais essayer de dessiner, parce que c'est un médium dans lequel je suis à l'aise. Et ça a fonctionné. J'ai dessiné une première séquence avec une vague dans laquelle je me débats et qui symbolise ce qui est en moi, cette chose pesante, lourde, terriblement « effracte ». Et c'était parti. Dans ma tête, quelque chose s'est déclenché qui m'a remise dans le 7 janvier et plus largement dans ma vie à « Charlie ». L'autre point important qui m'a poussée à dessiner, c'est qu'autour de moi, notamment dans mon entourage proche, des gens n'avaient plus la mémoire du 7 janvier ou qu'elle commençait à s'effacer. Je me suis dit que j'avais une responsabilité. La responsabilité de parler et d'entretenir la mémoire collective.

ELLE. Vous n'aviez jamais éprouvé avant le besoin de dessiner ce qui vous était arrivé ?

C. Non. Au contraire, c'était une idée rebutante. Pour moi, on ne pouvait pas faire un livre sur quelque chose d'aussi atroce et abominable. J'étais prise dans le 7 janvier et je l'ai été pendant des années. C'est quelque chose qui m'a envahie, totalement, profondément. Et puis la culpabilité... C'était pour moi quelque chose de trop difficile. Je ne



voyais pas comment le transformer. Il a fallu que je m'en extirpe, avec le temps et l'aide d'une psychothérapie pour mettre de la distance et de l'espace.

ELLE. Au procès, vous avez dit que vous aviez eu du mal à vous rendre compte que vous étiez traumatisée.

C. Il faut se replacer dans le contexte. Nous devions refaire le journal et nous étions très peu nombreux. J'ai pris cette responsabilité pour plein de raisons que j'explique dans le livre. Parce que cette équipe m'a formée, construite, m'a appris tant de choses. Parce que je voulais poursuivre leur travail du mieux que je pouvais. J'ai essayé de me focaliser là-dessus et je me suis perdue dans le travail. J'ai occulté tout le reste, comme un cheval avec des ornières pris dans un paysage de dévastation. Il fallait que je me focalise sur le travail comme un réflexe de survie, que je m'accroche au dessin comme à la vie. Parce qu'il n'y avait plus rien autour. Même le cercle familial était mis de côté. Je n'ai pas vu grandir ma fille pendant plus de deux ans. Ma vie, c'était le dessin et l'attentat. Quand je dis que j'avais du mal à me rendre compte du traumatisme, c'est que je me disais : tu n'es pas blessée, tu continues à travailler, tu continues à te focaliser sur des idées pour dessiner pour le journal. J'ai repoussé pendant des mois l'heure du coucher. Je travaillais jusqu'à

“
**JE N'AI PAS
VU GRANDIR
MA FILLE
PENDANT
PLUS DE DEUX
ANS. MA VIE,
C'ÉTAIT LE
DESSIN ET
L'ATTENTAT.**
”

3, 4 heures du matin pour tomber d'épuisement, parce que sinon je ne trouvais pas le sommeil. Les frères Kouachi étaient là. Les tirs étaient là. Les images étaient là. Je ressassais en boucle des « Et si... ». C'est un maelström qui vous envahit et qui vous bouffe la tête.

ELLE. Les échos des « Et si... », que vous figurez magnifiquement dans le livre, résonnent-ils encore ?

C. Ils ne sont plus là parce que j'ai pu prendre de la distance et réaliser tout bêtement ce qui était évident : je n'aurais rien pu faire face à deux mecs surarmés avec le coffre rempli d'explosifs... J'ai pu réussir à me le dire, mais la culpabilité, c'est difficile d'en sortir...

ELLE. Comment avez-vous vécu le procès ?

C. J'étais très impressionnée et en même temps j'ai toujours pensé qu'il fallait être forte, à la hauteur. Je voulais me tenir droite pour pouvoir dire ce que j'avais à dire. Corps droit, esprit droit, je ne voulais rien lâcher. Ce que j'avais ressenti pendant et après l'attentat, je n'en avais jamais parlé comme cela, sinon avec mon psy. Je n'avais jamais pu exprimer ce sentiment de culpabilité...

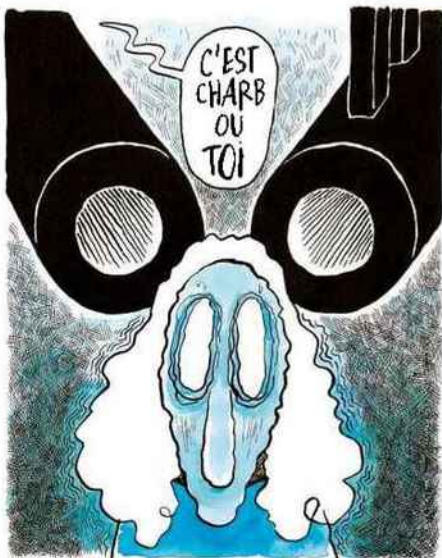
ELLE. Est-ce qu'un procès, ça soulage ?

C. On se sent moins seule. Et moi la solitude m'a beaucoup pesé, comme pour beaucoup de parties civiles. On a été entendus. L'écrivain Yannick Haenel a suivi le procès pour le journal**. Il a eu cette intelligence des mots, une grande sensibilité. Il a résumé en une phrase ce que j'ai ressenti le 7 janvier : « L'effroi annule son être. » Cette phrase, je l'ai entendue comme une main tendue vers moi. Le

procès nous a permis aussi d'entendre les récits des autres parties civiles. Le témoignage exceptionnel de Jérémy Ganz [agent de maintenance pour Sodexo, ndr], par exemple, m'a aidée. Il est passé avant moi à la barre pour témoigner de la mort de son collègue, Frédéric Boisseau. C'était vraiment quelque chose d'exceptionnel, dans le sens d'unique, de raconter quelqu'un qui meurt dans ses bras. Il faut vraiment être fort pour faire ça et le faire si bien.

ELLE. Dans son livre sur le procès**, Yannick Haenel vous décrit comme quelqu'un de touché par la grâce, pas au sens religieux, mais au sens « d'intouchable, soustrait à la possibilité commune »...

C. Il évoque ce flottement entre deux mondes dans lequel nous nous trouvons du fait d'avoir côtoyé la mort, le 7 janvier. Je continue de me poser la question de pourquoi je suis en vie. Je n'aurai probablement jamais la réponse. Je pense que ce qu'il veut dire, c'est que, ce jour-là, on a perçu les ténèbres et qu'on en est revenus. À l'époque des atten-



tats, j'avais 32 ans. À 32 ans, on ne pense pas à la mort. Ou très relativement. En rigolant : « Et si je glissais sur une peau de banane... » Ce n'est pas quelque chose qu'on anticipe et qui est présent dans la vie.

ELLE. Même si des menaces planaient sur le journal...

C. Les menaces planaient, mais restaient à l'état de menaces. Il y avait eu l'incendie, c'est vrai, mais je ne pensais pas que l'on pourrait être attaqués par des terroristes. On se disait toujours qu'on était en France, qu'on était protégés, que Charb était protégé.

ELLE. Les dessinateurs Luz et Catherine Meurisse ont quitté « Charlie Hebdo » après l'attentat, vous avez choisi de rester...

C. On n'avait pas la même expérience, pas le même vécu dans cette rédaction. Luz y était entré en 1992, Catherine y était depuis une dizaine d'années. Moi, j'étais encore en apprentissage, j'y suis arrivée pour un stage en 2007. Je faisais mes études aux Beaux-Arts de Poitiers et c'est un de mes profs qui, en voyant la tournure humoristique et trash de mes dessins, m'a dit de tenter un stage à « Charlie ». Je ne connaissais pas grand-chose à ce journal. Je connaissais Cabu parce que je suis de la génération Dorothee, mais je n'ai pas été biberonnée aux dessins de presse. Je lisais plutôt de la BD, Edika, Franquin, Robert Crumb... Ma culture satirique, je la tenais plutôt de la télé, Les Inconnus, Coluche, Louis de Funès... Quand je suis arrivée à « Charlie », j'avais cette passion du dessin et cette envie de rigoler. Cette envie de pouvoir critiquer la société aussi. Et comme je l'ai raconté à la barre, ça a été comme une révélation. J'ai rencontré des gens qui comprenaient le monde comme je ne l'avais jamais perçu. Des gens avec un talent extraordinaire. Je me suis beaucoup retrouvée dans le témoignage de Raphaël Maris au procès, quand il a dit de son père, Bernard, « tout ce qu'il faisait me fascinait ». C'était comme moi quand je suis arrivée à « Charlie ».



ELLE. Et vous y avez fait votre place peu à peu ?

C. Oui, sachant que je suis un diesel et que ça a pris un peu de temps. Je me suis installée à Paris en août 2008 et,

PENDANT LE PROCÈS, CORPS DROIT, ESPRIT DROIT, JE NE VOULAIS RIEN LÂCHER.

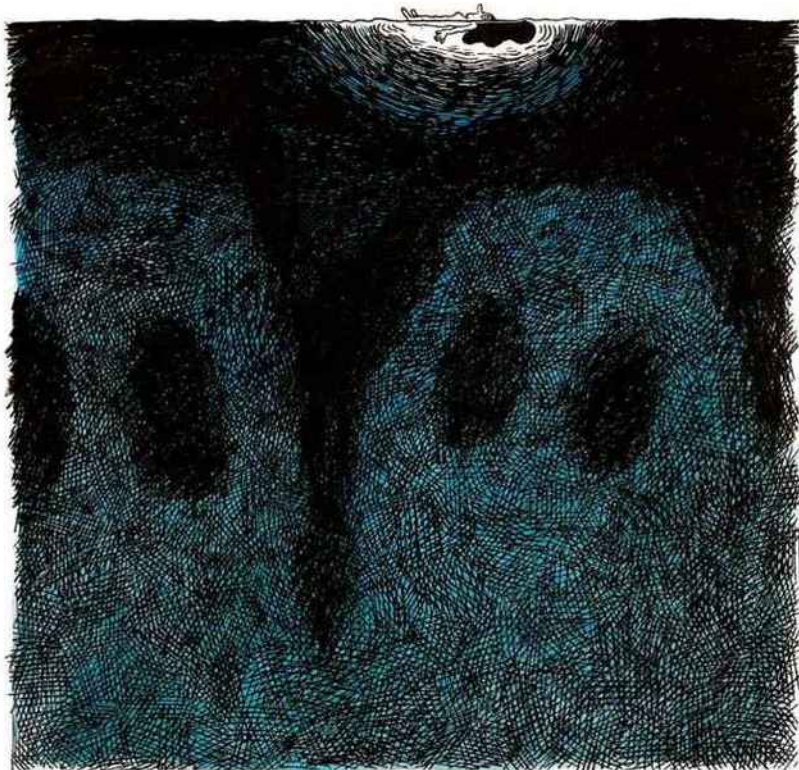
malgré ma timidité, je suis retournée à « Charlie ». Je mettais mes dessins au mur, comme tout le monde, même s'ils étaient nazes. Et en novembre, mon premier dessin a été publié. Ça a été un encouragement formidable. Philippe Val et Cabu avaient vu un potentiel en moi, alors même que, moi, je ne me serais pas donné de potentiel à cette époque. Enfin, c'est super féminin de penser comme ça... On m'a souvent dit que je souffrais du syndrome de l'imposteur. C'est peut-être un peu vrai, mais un peu faux aussi, parce que je sais que je n'avais pas encore la maîtrise pleine des codes du dessin de presse, de cette alchimie entre le texte et le dessin, de ce sens de la formule, si important. On l'a oublié mais la formule des « 343 salopes » vient de Cabu, dans « Charlie ». C'était en 1971 quand « Le Nouvel Observateur » a lancé le manifeste des 343 femmes qui disaient avoir avorté. Cabu, la semaine suivante, a fait une couv mettant en scène Michel Debré auquel on pose la question : « Qui a engrossé les 343 salopes du manifeste sur l'avortement ? », et qui répond : « C'était pour la France ! » On ne se souvient pas très bien du dessin, mais on se souvient très bien de la formule !

ELLE. Vous avez toujours dessiné ?

C. Oui, par plaisir, mais aussi comme un exutoire. J'ai grandi en Haute-Savoie. Mon père était vendeur, ma mère au foyer. Je ne me suis jamais vraiment exprimée sur mon enfance, mais il y avait pas mal d'alcoolisme. Celui de ma mère était mauvais et le dessin était pour moi un refuge. Je me souviens très bien de mon entrée en CP, où la maîtresse m'a demandé ce que je voulais faire plus tard. J'ai répondu : « Dessinatrice ! » Et dès que j'ai pu quitter la maison, je suis partie, d'abord à Lyon puis à Poitiers.

ELLE. Dans « Catharsis », qu'il a écrit après les attentats, Luz note : « Nous nous sommes dit, le dessin et moi, que nous ne serions plus jamais les mêmes. » Votre dessin a-t-il changé depuis le 7 janvier ?

C. Dans son livre, Luz écrit aussi qu'un jour le dessin l'a quitté et qu'il l'a retrouvé. Moi, je ne l'ai pas perdu. Si ça avait été le cas, je serais morte intérieurement. Je n'ai jamais pris d'antidépresseurs ou de somnifères après l'attentat, parce que je voulais être tout à moi et au journal, je voulais être la plus claire possible. Ça a rendu les choses très lentes et douloureuses. Je n'ai pas pensé à mourir, mais je sentais que ces choses-là pouvaient me dévorer intérieurement. Ça prenait une place telle que si je n'avais pas eu le dessin... Je ne sais pas. Quant à savoir s'il a changé ? Sans doute. Après le 7 janvier, on s'est retrouvés à deux avec Riss. Après tant d'années à avoir appris au contact d'un collectif, je me suis retrouvée dans une sorte de tête-à-tête avec un Riss qui a pas mal de bouteille en dessin de presse, là où j'en ai beaucoup moins, un Riss qui est très politique, là où ce n'était pas ma porte d'entrée dans le journal, un Riss qui a un dessin très sombre, très humour noir. Il a fallu que j'apprenne de lui, tout en préservant qui j'étais moi.



“
**L'EXTRÊME
 SENSATION
 DE VIE VOUS
 TUE. ET ÇA,
 JE LE SENS
 ENCORE PAR
 MOMENTS. ÇA
 ME TERRASSE.**
 ”

ELLE. Avez-vous le sentiment d'être restée la même dans les yeux des autres ?

C. Yannick Haenel décrit de façon assez juste « l'aura » du survivant. La perception qu'on a de quelqu'un qui a presque touché la mort. Dans le livre, j'essaie de parler de la culpabilité du survivant. L'extrême sensation de vie vous tue. Et ça, je le sens encore par moments. Ça me terrasse. Parfois, je me rends compte à quel point cette vie est belle, j'en ai besoin, mais aussi à quel point elle m'étouffe, parce que je l'ai. Et je ne sais pas pourquoi je l'ai. Je ne sais pas pourquoi je suis encore en vie et j'aimerais qu'ils le soient eux aussi. Et ça me ramène à leur mort. J'ai tendance à ne rien laisser paraître. Je ne veux pas qu'on voie ça de moi. J'ai essayé de dire des choses intimes dans le livre, mais la question

que j'ai le plus posée à mon éditeur, c'est : « C'est pas pathos, hein ? » Je ne voulais pas être enfermée dans ce statut de victime. Je voulais qu'on continue à me voir comme une dessinatrice, avec son vécu. Je voulais parler du traumatisme, dire comment, par quels moyens et par quelle énergie il faut passer pour continuer avec ça. C'est vraiment une « ode à la vie », comme la chanson d'Alain Bashung. J'aime beaucoup la pochette de son album « Fantaisie militaire », où il flotte à la surface d'une mare au milieu de lentilles d'eau. C'est à la fois apaisant et angoissant, parce qu'on ne sait pas ce qu'il y a en dessous. La fin du livre ressemble à cette image. Je suis là, je flotte, mais c'est quelque chose qui n'est jamais apaisé. Je lutte. Tout le temps. Pour essayer de me tourner vers la vie. L'essence du livre, c'est la vie. Leur vie à eux, ma vie à moi, la vie du journal. ■

* « Dessiner encore », de Coco (éd. Les Arènes BD).

** « Janvier 2015, le procès », de Yannick Haenel et François Boucq (éd. Charlie Hebdo-Les Echapés).

